

Précurseurs d'une société à venir...

Jacques Guay

Number 13, April–May 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21507ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guay, J. (1984). Précurseurs d'une société à venir.... *Nuit blanche*, (13), 4–5.

PRÉCURSEURS D'UNE SOCIÉTÉ À VENIR...

André Laurendeau fut sûrement l'un des plus grands journalistes québécois. C'est du moins ainsi qu'il apparaît à l'homme de 47 ans que je suis et qui l'a connu dans *Le Devoir* des années cinquante. Aux côtés d'un Gérard Filion qui, selon l'expression, taillait à la hache ses éditoriaux; à côté de ces dénonciateurs de *L'action catholique* ou de *Notre Temps* qui excommuniaient tout ce qui osait respirer un peu fort; en ce temps de la possession tranquille de la vérité, André Laurendeau, inquiet, attentif, nuancé, était une fenêtre ouverte sur une société pluraliste encore à venir.

Une génération autoritaire

Il était d'une génération autoritaire, fermée sur elle-même, conservatrice, dominatrice, qui se nourrissait de la grande noirceur; comme elle, il était nationaliste et, sans doute, catholique; il avait été et peut-être était-il encore membre de l'Ordre de Jacques-Cartier et, pourtant, il était avec finesse et délicatesse à l'écoute de toute idée nouvelle.

Un exemple parmi tant d'autres: son attitude lors de la création au printemps 1962 du Mouvement laïque de langue française qui ne prônait, en définitive, que la séparation de l'Église et de l'État et revendiquait des choses aussi révolutionnaires que le mariage civil au choix. Filion condamna, selon son habitude, brutalement, et tous les autres aussi. Laurendeau qui, lui, avait assisté aux



André Laurendeau
Assemblée du Bloc populaire en Juillet 1944

assises du mouvement, dut faire une sorte de grève durant plus d'une semaine pour avoir le droit dans un bloc-notes de nuancer les propos de Filion. Que de fois nous pouvions ainsi nous exclamer: «Heureusement, il y a Laurendeau!»

Un homme d'action

D'autres qui l'ont bien connu, qui ont travaillé avec lui, comme Gérard Filion, Michel Roy, Paul Sauriol, pourraient seuls, vraiment, témoigner de l'homme qu'il fut, y compris dans le quotidien, dans ses relations avec ses proches, et de la place qu'il a occupée. Ce que fait fort mal l'ouvrage que vient de publier à son sujet le politicologue Denis Monière. Laurendeau n'y vit pas, en effet. Il y est figé dans une thèse d'universitaire.

Ayant eu à tracer pour le magazine *Maclean* en 1968 un portrait de Laurendeau alors même que, coprésident de la Commission d'enquête sur le biculturalisme, il ne pouvait se prêter à des entrevues, j'ai dû le décrire par son œuvre et lire tout ce qu'il avait écrit des années trente aux années soixante, tant dans *L'Action nationale* qu'au *Devoir*. Je découvrais non seulement un fin analyste, un esprit nuancé et sans doute tourmenté, mal à l'aise dans cette société conservatrice et close que fut le Québec duplessiste, je découvrais également, à ma grande surprise, un homme d'action dont j'ignorais tout et que je n'aurais jamais imaginé, habitué que j'étais à le lire en page éditoriale ou à le voir discourir avec ses invités de *Pays et Merveilles* à la télévision.

Une mauvaise biographie

C'est cette vie à travers ces moments de l'histoire du Québec que je ne sens pas chez Monière, qui n'a rien du biographe. Il est parfois tellement

occupé à analyser et à juger les idéologies, à nous les expliquer, qu'il en oublie son personnage.

Se souciant peu de décrire l'époque, son contexte, les forces en présence, il omet parfois de présenter tel ou tel intervenant ou explique avec quelques pages de retard ce qu'était tel groupe. Il oblige le lecteur à se référer constamment aux nombreuses notes de fins de chapitre pour comprendre le sens d'une citation ou d'un paragraphe. La lecture devient rapidement fastidieuse. Il manque au récit un peu de chaleur humaine, de passion. Ce n'est pas une biographie, c'est une autopsie.

Et pourtant le livre doit être lu puisqu'il faut redécouvrir André Laurendeau en ces grisâtres temps présents où nos intellectuels ne se manifestent plus qu'aux veillées au corps du Parti Québécois.

Un vieux jeune

Et si on veut le retrouver à l'œuvre, encore bien vivant, il suffit de consulter les microfilms du *Devoir* et de relire les chroniques qu'il signait dans le magazine *Macleau* au milieu des années soixante. Vous verrez comme il n'a pas vieilli.

Un, par ailleurs, qui est demeuré jeune dans sa façon chaleureuse, simple, agréable, de se raconter, c'est le père Georges-Henri Lévesque, fondateur des Sciences sociales au Québec. La formule choisie — des entretiens avec un confrère, le père Simon Jutras — aurait pu être ennuyeuse, elle est captivante. À 80 ans passés, le père Lévesque est un enfant de ce siècle qui n'a, semble-t-il, rien oublié.

Il est né dans un Québec rural et religieux, a traversé deux guerres et le duplessissisme en gardant la même foi dans l'intelligence et surtout la liberté. À une époque où tous tremblaient sous l'autorité, il avait osé déclarer, défiant Duplessis et la hiérarchie religieuse qui le soutenait: «La liberté aussi vient de Dieu». Il avait même ajouté que dans l'ordre naturel elle venait avant l'autorité.

La liberté

Aujourd'hui cela peut faire sourire ou même rire. Il fut pourtant le seul — du moins parmi les philosophes, les théologiens, les hommes d'Église et les intellectuels — à le dire, tant l'autorité était ici le seul principe.

C'est d'ailleurs sur le souvenir de cette causerie prononcée au Palais Montcalm de Québec — «Mes auditeurs saisissent immédiatement la balle au bond et répondent spontanément par une salve d'applaudissements» — que se termine le tome 1 des *Souvenances*.

Il fut donc prêtre, dominicain et thomiste, il l'est toujours à une époque où pour plusieurs cela n'a plus d'importance. Mais, à le lire, on comprend bien ce que cela signifiait pour celui qui, comme lui, assumait le tout avec intelligence et cœur.

Il fut un temps beaucoup écouté alors même — il le reconnaît — qu'il aurait peut-être dû se taire, notamment lorsqu'il condamna le socialisme de la CCF (l'ancêtre du NPD) et accrédita les thèses du Crédit social. C'est qu'il était bien de son temps. «Presque tout le Québec, clercs et laïcs, réagissait de cette façon. Circonstance additionnelle, n'est-ce pas? Atténuante? Il ne me revient pas d'en juger.»

Contrairement au livre de Monière dont le sujet m'emballait, j'avoue que je me suis procuré *Souvenances* avec réticences. Je l'ai lu avec un grand plaisir, celui que l'on éprouve à comprendre le passé à travers un témoin qui a de l'esprit.

La réforme scolaire

M'aider à comprendre, c'est aussi ce que m'a apporté l'ouvrage d'Henry Milner, *La réforme scolaire au Québec*. Survenant à point — certains éditeurs ont des réflexes rapides — il situe le débat passionné soulevé par le projet de loi 40 du ministre de l'Éducation.

Milner rappelle l'histoire de l'éducation au Québec — une histoire parfois bien triste où l'Église a

longtemps retardé tout essor des Canadiens français vers un enseignement supérieur. Il explique, ensuite, comment le Dr Laurin renoue avec les recommandations du rapport Parent et tente d'achever une réforme que ses prédécesseurs, y compris son collègue, Jacques-Yvan Morin, ont abandonnée en chemin. Certains lui reprocheront d'être péquiste, d'autres, peut-être, d'être anglophone et d'autres, encore, pourquoi pas, de faire confiance aux parents. Il n'en cite pas moins des faits, même récents, que tous devraient avoir en mémoire.

Un pavé salutaire

Personnellement je l'avoue, au risque de passer pour un sombre réactionnaire, et à mon corps défendant — je n'ai plus guère de sympathie pour ce gouvernement de la déception nationale — je l'avoue, j'aime bien que le projet de loi 40 jette un gros pavé dans la mare aux canards où les commissions scolaires et la CEQ revendiquent le droit de patauger seules au nom d'une démocratie taillée sur mesure pour eux.

Et je me méfie d'une unanimité qui réconcilie le Board of Trade, les chambres de commerce, les évêques, les syndicats d'enseignants et certains journalistes qui ne craignent pas de s'afficher en si joyeuse compagnie. Quand de l'autre côté il y a les parents et les directeurs d'école. Je me rappelle trop certaines luttes qu'ont dû livrer seuls les parents contre des manuels scolaires périmés, pour l'école pluraliste ou tout simplement pour conserver leurs écoles de quartier ou de village. Où étaient alors les commissions scolaires? À Notre-Dame-des-Neiges, à Mont-Brun, lors de l'opération Café dans la Matépédia?

Denis Monière, *André Laurendeau*, Québec-Amérique.
Georges-Henri Lévesque, *Souvenances I*, Éd. La Presse.
Henry Milner, *La réforme scolaire au Québec*, Québec-Amérique.